

EDITORIAL

Publier, est-ce communiquer ?

« A quoi servent les revues ? » était le titre de notre éditorial au premier numéro de cette revue, en 2008... La question n'était pas nouvelle et se pose encore ; heureusement, car elle est signe de leur existence.

Il y a aujourd'hui une obligation de publier, de publier régulièrement, quels que soient les rythmes de la recherche. La chose faite, sans doute le chercheur en est-il – provisoirement espérons-le – content, content au moins d'avoir montré qu'il existait...

Il est certes important qu'un chercheur rende compte régulièrement de ce qu'il fait . C'est important pour lui-même, afin qu'il se donne à lire où il en est ; c'est peut-être important pour les administrateurs -professionnels ou amateurs - du contrôle comptable de la recherche ; ce devrait surtout être important pour les autres chercheurs, les informer et leur donner des idées sur ce qui se fait en dehors d'eux-mêmes, comparer les pratiques de recherche et leurs résultats, les intéresser d'une façon générale, et, en retour, susciter des réactions, des contradictions, des questions utiles au chercheur lu. Publier pourrait relever de l'échange et susciter des surprises heureuses... Participer à ce que l'on appelait le débat scientifique.

En apparence, ce débat existe, et il y a des lieux pour le faire vivre si l'on en croit la multitude des colloques, séminaires et journées d'études. Mais cette prolifération que l'on peut admirer peut aussi entraîner un renfermement. Au nom du temps disponible ou par simple ignorance, on se limite à ce que l'on connaît déjà et les discussions risquent alors de relever d'un gentil bégaiement. Répétitions inachevées dans un espace clos. Les réseaux certes mettent en lien, mais, ce faisant, ils lient et renferment aussi ; ils deviennent rails. Et sur ces rails un chercheur peut tranquillement mener une brillante carrière en les suivant et en respectant les signaux qui les ponctuent. Cela lui sera même recommandé par l'institution.

Nous sommes là dans le risque de l'entre soi. Chaleureux et protecteur sans doute mais a-heuristique et appauvrissant par excellence. Où en sont vraiment les « découvertes » dans nos domaines¹ ?

La multiplication des lieux de publication : diffusion de questions ou publicités locales ?

Ce risque de l'entre-soi est, paradoxalement sans doute, multiplié par l'heureuse augmentation² du nombre de revues rendant compte de la recherche en éducation, de la multiplication des lieux possibles de publication. Chaque université, chaque centre de recherches, chaque laboratoire veut avoir sa revue. C'est un très bon signe de forte production et d'émulation.

Reste à savoir en vue de quoi et qui lit. Si ces revues ne sont que des vitrines particulières, expositions bien rangées des travaux du laboratoire parfois garnies de ceux d'invités de la même obédience, en un gentil et amical réseau bien fermé, rédacteurs et lecteurs -ou plutôt ceux qui y font référence- risquent d'être les mêmes. Et les échanges espérés devenir purement nombrilistes, quels que soient la finesse de la recherche évoquée et l'intérêt des publications faites. Des pavés auront été posés ; certes, mais, et c'est leur nature, ils ne pourront guère rebondir.

Il ne s'agit pas de nier l'intérêt des publications directement produites par un laboratoire, elles sont nécessaires et leur diffusion peut être très utile, mais le rejet méprisant de la « littérature grise », non prise en compte par les évaluateurs institutionnels, conduit à vouloir présenter comme publications de recherche à vocation générale ce qui serait lu utilement comme témoignage d'un travail qui se fait et qui marque très positivement le laboratoire³. Tout mêler, mélanger la nature et le calendrier des productions, n'aide ni la lecture ni son exploitation.

¹ On remarquera que le mot même, « domaine », enferme et suppose appartenance...

² Facilitée par la généralisation des « revues en ligne » (faut-il rappeler que celle-ci a été l'une des premières dans le monde francophone ?)

³ Il me paraît malséant de citer ses propres expériences ; j'en prend le risque en rappelant la mise en place à Caen jadis, à côté de la revue qui était alors l'une des rares françaises à vocation généraliste et internationale, *les sciences de l'éducation, pour l'ère nouvelle* et d'*INFOCERSE*, bulletin régulier d'information sur les activités du centre, des *Documents du CERSE* (80 numéros) puis des *Cahiers du CUFE* portant des résultats de recherche plus locaux. Deux vecteurs modestes mais bien repérés et utilisés.

Le lecteur éventuel, curieux, consommateur ou « en recherche » ?

Il y a aujourd'hui trop de publications apparemment canonisées parce que bétonnées pour qu'elles soient toutes maîtrisées par un lecteur même s'il voulait y consacrer le temps qu'il ne peut avoir : de combien de temps dévolu à la connaissance de ce que font les autres dispose aujourd'hui un chercheur ? Le tri devient nécessaire⁴. Le choix qui se fait est habituellement de proximité et relève alors d'un prudent confinement intellectuel. La réaction extérieure ne se fait pas. On ne joue même plus au ping-pong, seulement au boomerang mou ; combien d'échanges naissent de publications ?

Est-ce grave ? Publie-t-on pour faire penser, ou pour faire acquiescer et marquer son territoire ? Et, finalement, à qui s'adressent ces publications, en dehors de soi-même ?

Les lecteurs, possibles intervenants dans un débat souhaitable, sont là anonymes ; du moins serait-il souhaitable qu'ils le soient dans un premier temps - ne serait-ce que pour éviter avec l'entre-soi une écriture marketing en fonction d'un lecteur type - même si les procédures de classement des revues voudraient les baliser au nom d'un caractère jugé scientifique, ou non. Certes, sans doute chercheurs, sans doute curieux, peut-être maîtres du sujet exposé. Tant la diversité espérée que la connaissance du thème présenté et de ses outils pourraient soulever interrogations et questionnements, venant tant de l'« innocent » que du spécialiste patenté. Le plus souvent, le lecteur semble modeste, respecte et se tait ; et passe à autre chose.

L'écriture, de la facilitation à la lecture au blocage de la pensée

Ce que je vais écrire a déjà été dit, répété, sans effet. On est d'accord sur les dénonciations mais on continue à respecter des fonctionnements caricaturaux. A caricaturer soi-même ce que l'on fait. Cela ne simplifie rien. Mais les normes des formes d'écriture⁵ entraînent celles du contenu, donc du licite...

⁴ D'où l'importance de l'information. En France, Il faut saluer le travail actuellement mené en la matière par l'Association des Enseignants et Chercheurs en Sciences de l'Education, sans tri partisan.

⁵ Cela joue bien sûr sur les formes culturelles de l'écriture ; ainsi ai-je pu constater dans une expérience antérieure que les articles de recherche écrits par des auteurs africains étaient rejetés par les évaluateurs du Nord non pas en raison de leur non-intérêt scientifique mais en raison de la façon dont la langue était maniée. Cela m'a conduit, en réaction à ce quasi-racisme, lors de la création de la revue *Cahiers africains de Recherche en Education* d'imposer un conseil scientifique uniquement constitué de chercheurs africains...

Des manies d'écriture devenues règles de publication très respectées produisent une écriture à la fois simplificatrice et emphatique qui ne permet pas le questionnement du lecteur et par là n'offre pas une communication permettant l'échange. On peut en citer quelques-unes :

- Le formatage des articles, la loi du nombre de lignes ou de lettres l'emportant sur des nécessités différentes de présentation et d'explication selon le thème, l'approche, la méthode et aussi le style personnel du chercheur : un chercheur qui écrit est un auteur et un écrivain ; il est étonnant d'avoir à le remarquer... Le camouflage, le corsetage, des différences limite et affadit les questionnements possibles
- La confusion entre l'invention de termes ou de formules et celle de notions. Mettre un nouveau nom sur quelque chose de déjà connu n'est souvent qu'une façon d'ignorer les travaux précédents en se supposant premier découvreur.
- Lorsque des données chiffrées sont présentées, l'absence d'affichage de leurs limites et de discussion sur la qualité de leur recueil et donc de leur exploitation possible (avec la caricature ultime de l'établissement de pourcentages à partir de très petits échantillons, une façon de fausser la vue très banale).
- Les fausses références n'indiquant qu'un nom et une date d'édition, du type « ... éthique (Aristote ss d. 1828, Levinas 1961, Estrela 1998) ... » faisant montre d'une culture d'annuaire ou au mieux de catalogue, sans que l'on sache ce qu'apportent de précis les auteurs ainsi listés plutôt que cités à celui que l'on lit.
- La survalorisation par les systèmes d'évaluation des publications dans une langue autre que celle de l'auteur (longtemps l'anglais, maintenant aussi le chinois) n'est pas une ouverture à de nouveaux lecteurs – les traductions d'articles publiés dans leur pays est pour le moins aussi opérante- mais signifie une fermeture méprisante vis-à-vis des lecteurs et utilisateurs possibles locaux.
- Les signatures multiples inexpliquées. Celles quasi-obligatoires en cours dans de nombreux pays et disciplines du directeur de thèse devant celle de l'auteur de l'article⁶. Celles réunissant tous les participants à une recherche, sans spécifier les rôles différents des uns et des autres ni leur type de participation à l'écriture. Celles bien sûr

⁶ Si l'on peut espérer que le travail du directeur de thèse a été important pour aider son étudiant à produire, c'est bien celui-ci qui a « produit » et cela devrait apparaître clairement, sans pour cela taire l'action, d'un ordre différent, du directeur.

de complaisance où l'on associe un collègue à un article que l'on a rédigé, lui-même vous rendant le même service : les évaluateurs seront contents : deux articles pour chacun au lieu d'un !

Combien de temps continuera-t-on à accepter, voire à conseiller ces formes tueuses ? Si le contrôle des résultats des recherches paraît nécessaire, il ne devrait pas porter sur les formes de présentation mais bien sur la qualité de l'approche des preuves et la vérification des sources -pensée et outils- de ce qui est rapporté.

Publier, écrire, n'est pas, comme le recommandent certains, réduire la pensée⁷, ni la confiner

Maria Teresa Estrela le dénonçait déjà en 2011⁸ : « si la recherche scientifique a commencé par valoriser le fait, elle a passé à valoriser la représentation et la parole qui l'extériorise », et « malgré la sophistication croissante des sujets et des outils de recherche et d'un élargissement thématique, on assiste, nous semble-t-il, au 'déjà vu'' dans la recherche qui se fait. »

Fortifient cela les des réseaux groupusculaires à visées impérialistes sur un domaine, se croyant maîtres d'un territoire qu'ils considèrent, par ignorance, vierge, avec les inventions sophistiquées de nouveaux termes, d'un vocabulaire pseudo-savant croyant dépasser les mots du commun pour qualifier des choses déjà connues et étudiées. Avec la fermeture sur les approches autorisées et balisées comme telles. Avec bien sûr des références, d'équipe ou de réseaux, obligatoires.

Les pratiques d'évaluation, de classement surtout, exacerbant les concurrences entre les centres de recherche et entre les universités, facilitent le renfermement dans ces complicités éventuellement amicales mais toujours simplificatrices et appauvrissantes, poussant à faire semblant d'afficher des certitudes

⁷ Un exemple en est le succès des « présentations de thèses en 3 minutes », exploit physique plus qu'intellectuel. La pensée Jivaro (pardon aux survivants de ce groupe) ainsi manifestée retient davantage l'attention et les louanges que la thèse elle-même ou la riche discussion qu'elle a pu susciter avec son jury.

⁸ Editorial du n°5.

Le lecteur, acteur de la recherche

Revenons à notre question : qui lit ? Qui réagit ? Qui utilise ? L'écriture ferme-t-elle plutôt qu'elle n'ouvre ?

Toute action - la publication en est une - pour permettre de progresser doit générer sa critique, c'est-à-dire son analyse, ce qui est à l'opposé de la censure. Par la publication le chercheur et le lecteur sont associés dans ce travail et ont à le partager. En la matière, l'écho est constitutif de la réanimation de la recherche ; ses réactions, ses questions lui donnent sens et peuvent la faire évoluer. Pourquoi ne pas le partager avec qui en est la source ? Au nom de quelle paresse s'en priver ? Un mépris paresseux, un « cela ne sert à rien » ?

Le lecteur, au-delà de la satisfaction éventuelle de celui qui l'a rédigé, est pourtant celui qui donne sens à un article, un sens, « à sa façon », qui peut engager une compréhension supplémentaire et une utilisation différentes de celles pensées par l'auteur de l'article.

D'où l'importance aussi de lecteurs différents, aux intérêts, aux fonctions et aux responsabilités différents. Car le chercheur par son article ne peut et ne doit pas, dans l'affolement, vouloir ou pouvoir régler tout ce que l'on peut attendre de la recherche. Il n'est pas porteur de remèdes d'urgence. Il est porteur de compréhensions à faire tester par d'autres. Les autres chercheurs toujours. Les enseignants et autres responsables de la pratique éducative qui sont au premier rang pour tester l'utilité et l'efficacité d'une idée ou d'un procédé étudié par le chercheur. Les financeurs de la recherche, trop souvent davantage intéressés par le respect des normes comptables que par la lecture et la prise en compte des connaissances acquises. Tous ces lecteurs possibles, et bien d'autres, les chercheurs aussi, pourraient être aidés dans leur tâche si, au niveau des états, on se souciait de mettre en place un grand organisme de traduction de la recherche formé de spécialistes de l'analyse de la recherche, permettant de repérer ce qui peut être directement exploitable, sans jouer à « faire de la recherche ». Un tel organisme pourrait aussi libérer les chercheurs, en particulier en matière de pédagogie, de leur souci de conseil et d'utilité immédiate qui finalement les rend répétitifs et inefficaces.

Sans curiosité il n'y a pas de recherche, la curiosité de tous. Les éclats de la sérendipité ne doivent pas être interdits. C'est au lecteur de l'exiger !

Ainsi, la recherche, pardon, le travail, pourra continuer ! Bien sûr, la chose est difficile, et, pour notre revue comme pour les autres, il est bon d'en être conscient.

Louis Marmoz

SOMMAIRE

Présentation

Ce numéro tente de combler nos manques ; ceux que nous souhaitons assouvir grâce à nos productions de connaissances, et ceux pour lesquels nous fabriquons des articles de recherche. Les moments de création de connaissances sont empreints tant de solitude que de discussions avec les auteurs que nous sentons présents autour de nous. Nous ne souhaitons pas diffuser une revue de discussion entre spécialistes, mais des articles indépendants de tous carcan et ilots idéologiques afin de contribuer à des débats. Nous ne montrerons pas la recherche afin d'intégrer uniquement une place dans un index d'évaluation.

Notre ambition est de maintenir en éveil notre goût des partages et des dialogues dans nos productions en cours et futures : produire des recherches individuelles ou collectives que chacun.e puisse s'approprier dans des échanges et ce, sans précipitation. Cela signifie publier des textes, de nature très différente ; ceci est présent dans ce numéro de *La recherche en éducation*. Chaque article témoigne de cet appel aux lecteurs à identifier les manques pour lesquels nous travaillons.

L'article de Philippe Jonnaert, Pascal Ndinga, Moussadak Ettayebi, Abdoulaye Barry, Lori Rabinovitch, Raïssa Malu, « Vers des curriculums endogènes en Afrique », analyse la production de référentiel curriculaire, à partir de leurs expériences dans des pays d'Afrique subsaharienne, en ancrant ce travail dans des contextes nationaux et en favorisant l'implication des partenaires locaux.

L'article d'Ana Fernanda Fraga Salgado et de Mme Sylvie Didou Aupetit, « Le programme de mobilité Mexique-Japon : un transfert incomplet des savoirs et des compétences » a pour caractéristique d'être le résultat d'un travail d'accompagnement à la recherche. Il nous propose une compréhension des conditions de *la durabilité d'un programme de coopération entre des partenaires très différents d'un point de vue culturel ?*

L'article d'Artemis de Araújo Soares, « Violence et conflits contre les peuples indigènes d'Amazonie en 2019 » a pour but de caractériser la violence à la fois par une démarche pluridisciplinaire et par une analyse des données officielles. Comment les spécificités de la violence qui s'exercent à l'encontre des peuples indigènes en Amazonie ont des effets directs sur la violence individuelle des habitant.es ?

L'article de Bachir Boubba, « Groupe de pairs et implication de l'apprenant au travail collaboratif à l'École Normale Supérieure de l'Université de Maroua au Cameroun », traite de l'influence *qu'exerce le groupe de pairs sur l'implication de l'apprenant au travail*. Plus précisément, il analyse comment cette influence « *peut inhiber l'implication de l'étudiant au travail notamment dans le cadre du travail intellectuel collaboratif* ».

Enfin, Amanda da Silva Pinto, « Movimento na escola: Andado parado? », témoigne dans cet article, d'une réflexion *sur le corps et le mouvement, indispensables à un développement éducatif efficient* et sur le manque de praxis pédagogique.

Véronique Attias-Delattre

Co-directrice de La Recherche En Education